

Les maîtres du goût

× × ×

Alors que Paris joue cette semaine les capitales du design avec Paris Déco Home et le salon Maison et objet, zoom sur six décorateurs qui incarnent le style français.

PAR MARIE-CHRISTINE MOROSI

Un vent nouveau souffle du côté de chez Colette – l'écrivaine et non pas feu le concept store de la rue Saint-Honoré. La lumière qui pénètre dans l'appartement ouvrant dans l'axe parfait du jardin du Palais-Royal éclaire aujourd'hui des œuvres de Picasso, Calder, Lucio Fontana... Mais le maître des lieux, le décorateur Jacques Grange, qui habite depuis trente ans la demeure de l'autrice du *Blé en herbe*, et ne quitterait pour rien au monde ses 140 mètres carrés, s'y sentait... à l'étroit. Aussi, quand l'occasion d'acquérir l'étage supérieur se profile, il est prêt. Dans cette perspective, il décide, en 2017, de se délester aux enchères de 150 pièces de sa collection d'art. Un succès : plusieurs lots, dont des sculptures du couple Lalanne, battent des records ; dépassant ses espérances, la vente lui permet de s'offrir l'étage convoité... et de démarrer une nouvelle collection.

Quand on a pour maîtres du goût des artistes comme Alberto et Diego Giacometti, Christian Bérard, Jean-Michel Frank, Louise Bourgeois, Emilio Terry ou Eileen Gray, on aime la découverte et les

brassages. « J'ai pu acheter des œuvres que je ne pouvais pas m'offrir auparavant : des dessins de Warhol, des céramiques grecques datant de 300 avant J.-C., un Keith Haring, un sublime cabinet portugais marqueté d'ivoire... » énumère l'architecte d'intérieur. Comme si elles avaient toujours fait partie du décor, ses acquisitions s'accordent dans une mise en scène dont il a le secret. « Si j'incarne le goût français, c'est sans doute grâce à une énergie créatrice, car je conçois les intérieurs comme un accrochage, j'aime les mélanges, les oppositions qui fonctionnent. » Et ses clients (fortunés) se fient volontiers à son œil et à son expertise. Dans le monde feutré de la haute décoration, Jacques Grange appartient à la caste très restreinte des décorateurs courtisés par les grands de ce monde, surtout s'ils sont aussi anti-bling-bling que lui. « Je suis très français car très classique. J'aime les mai-

« Je conçois les intérieurs comme un accrochage, j'aime les mélanges, les oppositions qui fonctionnent. » Jacques Grange

sons confortables où l'on se sent bien, je m'exprime selon les lieux. On ne peut pas exercer ce métier sans avoir goûté à des saveurs différentes. » Ses voyages privés et ses chantiers l'ont mené dans le monde entier. Passionné par le Japon, la Chine, le Maroc pour sa lumière et son artisanat, il a découvert les trésors de l'Iran au temps de la splendeur du chah, s'est enthousiasmé pour l'Inde (son graal) et la peinture moghole, et se dit ébloui par l'art de travailler la nacre en Syrie.

Ce fringant septuagénaire a l'œil qui frise en évoquant ses interventions, qui lui valent une reconnaissance internationale – le magazine *AD* américain, la bible de la déco, vient de le désigner comme le décorateur le plus puissant du monde, et lui-même écrit un livre sur ses réalisations. « À mon âge, je veux bien travailler, mais je ne veux pas souffrir, et j'ai la chance d'avoir des clients charmants. » Voire « irrésistibles », lorsqu'il évoque par exemple Francis Ford Coppola lui proposant le projet du Palazzo Margherita de Bernalda, dans le sud de l'Italie. Il a aussi signé les hôtels Cheval Blanc Saint-Barth, Mama, à Palma de Majorque, la Villa Maïa, à Lyon, The Mark, à New York. À dire vrai, les hôtels se ■■■

Donnant sur le Palais-Royal, la demeure de Colette (ci-contre) est habitée et mise en scène par Jacques Grange depuis trente ans.





Pour dessiner cet escalier qui relie les deux étages de son duplex, Jacques Grange s'est inspiré d'un luminaire de Man Ray.



Pour la salle des fêtes de l'Élysée, Isabelle Stanislas a joué sur la sobriété du gris et le faste de l'or.

Signature du restaurant Le Jardinier, premier projet new-yorkais de Joseph Dirand, un subtil marbre vert.

■■■ compte sur les doigts d'une main, mais les résidences largement sur les deux, dont un loft new-yorkais pour le financier Ronald Lauder, la rénovation de la villa suspendue de Richard Neutra, à Los Angeles, l'hermitage de la Pompadour, à Fontainebleau, et le palais Falier, à Venise... Entre demeures historiques et architecture contemporaine, Jacques Grange joue de sa patte; il a évidemment accepté de restaurer la villa Santo Sospir, tatouée par Jean Cocteau à Saint-Jean-Cap-Ferrat et achetée par un Russe francophone, ou bien encore le domaine normand du Bois des Moutiers, acquis par Jérôme Seydoux, à Varengeville-sur-Mer. Au jeu du *name dropping*, Jacques Grange est champion. «Ce projet scelle une amitié avec la famille Seydoux, dont j'ai décoré plusieurs adresses. Comme avec Caroline de Monaco depuis qu'elle m'a confié son yacht, le Pacha III, un bijou des années 1920. Je me suis inspiré du film *Certains l'aiment chaud*, de Billy Wilder, avec Marilyn Monroe et Tony Curtis», sourit-il. Alors, rien ne l'amuse plus que lorsque les enfants de la princesse Caroline sollicitent à leur tour «Tonton Jacques»: «Ça prouve que je ne suis pas regardé comme le vieux décorateur rasoir de maman!»

«Il reste toujours un vestige, une cheminée, un dallage qui sert de point d'appui pour réinventer une histoire.»
Isabelle Stanislas

Son œil, il l'a exercé dès ses plus jeunes années: ami d'enfance de Michel-Yves Bolloré – le frère aîné de Vincent –, il se familiarise avec l'art et les styles en étant invité dans les demeures de cette famille d'industriels bretons, à Saint-Briac comme à Paris. Toujours premier en dessin, le jeune Jacques s'inscrit à l'École Boulle puis à l'École Camondo. Mme Bolloré lui décroche un stage chez Henri Samuel, grand décorateur ultraclassique avec lequel Jacques Grange apprend «la haute couture de la décoration, la création, la qualité, la tradition, l'artisanat d'exception, les savoir-faire.» Il suit la restauration du Trianon, à Versailles, et l'installation du mobilier commandé à Diego Giacometti par Marcel Bleustein-Blanchet. Il poursuit sa formation chez le galeriste Didier Aaron et le décorateur Alain Demachy

jusqu'au jour où Ashraf Pahlavi, sœur jumelle du chah d'Iran, lui confie deux villas en cinq minutes. Il fonde son agence en 1970 et voit bientôt son carnet d'adresses s'étoffer de personnalités influentes, dont Andy Warhol et ses amis ou bien encore Yves Saint Laurent et Pierre Bergé, qui l'associeront à tous leurs projets: la villa Oasis et le jardin Majorelle, à Marrakech, le château Gabriel, près de Deauville, la villa Mabrouka, à Tanger. Avec eux, il s'initie à l'Art déco et succombe au talent de Jean-Michel Frank et d'Emilio Terry, deux créateurs et décorateurs qu'il vénère depuis.

Prince des villes, Jacques est aussi celui des champs, des maisons de campagne et des cabanes de plage, comme à Comporta, au sud de Lisbonne, presque découverte il y a trente ans avec son amie décoratrice Vera Iachia et dont le monde – entendez, le beau – s'est entiché à leur suite. Mais tout n'est pas que légèreté et insouciance. «Pour faire carrière, il faut savoir de quoi on parle, avoir une opinion tout en étant ouvert à ce que l'autre veut. Ne pas exprimer ses doutes, car ça déstabilise.» Il a appliqué la leçon donnée par la «magicienne» Madeleine Castaing, décoratrice et antiquaire: «Fais parler les gens, puis traduis leurs envies avec ton vocabulaire.» La comparaison du rôle du décorateur avec celui d'un médecin de famille le séduit assez, tant il connaît les habitudes de sa clientèle.

La comparaison convient aussi à Isabelle Stanislas, diplômée de l'École d'architecture de Paris-Villemin, qui travaille tour à tour pour les particuliers et les institutions – comme le palais de l'Élysée, lequel se doit par essence d'incarner le fameux goût français. Elle le nourrit de son expérience des chantiers de réhabilitation, «puisque à Paris on ne peut quasiment plus construire.» Elle a ainsi appris à déconstruire, à remettre d'aplomb, à apprécier les qualités plastiques et esthétiques des matériaux de construction qu'elle a été l'une des premières à intégrer à l'architecture intérieure. Ses héros sont des architectes: «Renzo Piano pour son approche structurelle, Tadao Ando pour la lumière, l'émotion née du béton, Mies van der Rohe pour les lignes et Louis Kahn, car, avec lui, la brique pouvait être ronde!» Étudier le patrimoine et l'histoire des lieux nourrit ses plans. Même dans des immeubles très dégradés du vieux Paris, «il reste toujours un vestige, une cheminée, une moulure, un dallage qui sert de point ■■■

Leur définition d'un style



Jacques Grange « Je suis très français car très classique. »



Isabelle Stanislas « Le maître mot du goût français, c'est l'élégance. »



Joseph Dirand « Un manifeste des savoir-faire français, transmis de génération en génération. »



Yann Le Coadic et Alessandro Scotto « Une juste proportion, de l'expérimentation, un héritage. »



Fabrizio Casiraghi « Le goût français naît d'une balance intelligente entre poésie et sobriété. »

Le goût français en trois clés

× La perspective

Elle existe depuis l'ère classique et demeure essentielle.

On applique ainsi les règles architecturales à la décoration pour redéfinir les volumes et libérer l'espace.

× Le mélange

Un héritage plus baroque, sans doute, qui consiste à faire dialoguer les cultures et les époques. L'idée est de s'affranchir des codes pour mieux les réinventer.

× L'épure

Le jansénisme décoratif allié au souvenir de l'Art déco. Pour éviter la surcharge, on va jusqu'à exposer les objets à tour de rôle et à privilégier les cimaises pour les toiles afin de mieux les redécouvrir.

■■■ d'appui pour réinventer une histoire. » Après la rénovation du domaine des Étangs, en Charente, et du château Malromé, maison de famille girondine de Toulouse-Lautrec, Isabelle Stanislas a donc remporté le concours très convoité lancé par le Mobilier national pour rafraîchir les salons de réception du palais présidentiel. Elle ne devait toucher qu'aux revêtements textiles, aux sols et aux rideaux, mais il fallait auparavant mettre à nu les supports, intouchés depuis soixante ans. Tâche délicate. Effectivement, une fois les tapisseries vieilles déposées, il a fallu intervenir d'urgence pour repartir sur des surfaces saines. Un an de plans, huit semaines seulement pour l'exécution. En se concentrant sur les plafonds peints, à caissons, elle a opté pour une unité de tons gris doux mettant en valeur les colonnes, les miroirs, les détails des sculptures et permettant de changer à l'envi les œuvres exposées sur les cimaises. Mener à bien un tel projet assied une réputation.

Depuis, Isabelle Stanislas termine une villa contemporaine à Comporta – décidément l'épicentre du nouveau chic – et a dans son viseur une maison au Sénégal. Chaque projet a sa boîte de matériaux. Elle planche sur des appartements familiaux où elle supprime les portes, retravaille les sols, les volumes, la lumière. « Aujourd'hui,

toute pièce peut devenir une pièce à vivre. Disposez un sofa dans une salle de bains et tout change. Même la cuisine est devenue un élément central de l'habitat. » Pour elle, savoir-vivre et savoir-être ne font qu'un : « En France, on s'émerveille du raffinement, du sens du détail, de la géométrie. Mais le maître mot du goût français, c'est l'élégance. »

Joseph Dirand cultive à sa façon cette martingale. Pas une année ne passe sans que ce Parisien migrateur n'ajoute une pépite à son palmarès, une nouvelle table qui verra accourir les curieux du monde entier. Depuis 2012, on lui doit déjà Monsieur Bleu, au Palais de Tokyo, l'hôtel l'Apo-gée, à Courchevel, Loulou, aux Tuileries, et Girafe, au palais de Chaillot. On avait applaudi la renaissance du mythique Surf Club à Miami Beach, et le voilà à présent à New York avec deux nouveaux restaurants, le Shun et Le Jardinier, aussi vert qu'une oasis grâce au spectaculaire marbre Ayers Green. À la fantaisie des noms de ces adresses répondent le perfectionnisme et la sobriété d'un architecte qui ne pense qu'excellence, sur-mesure et luxe avec des matières nobles telles que le galuchat, la laque, la céramique, le bronze. « Le luxe, c'est ce qui est fait à la main, qui prend du temps, qui est travaillé longuement, avec engagement, passion, compétence, confiait-il récemment en faisant visiter au Point un vaste appartement qui lui avait été confié



Le salon Proust du Drouant remis en lumière par Fabrizio Casiraghi.



avenue Montaigne. Ici, c'est un manifeste des savoir-faire français, transmis de génération en génération; on est un peu chauvin. On avait peur que certains disparaissent, mais ils reviennent aujourd'hui grâce à des commanditaires fortunés. »

Un savoir-faire qui continue de rimer avec modernité. « Saisir une mise en espace équilibrée », c'est l'antienne entonnée par Yann Le Coadic et Alessandro Scotto, autres hérauts contemporains de l'esprit

« Il est toujours très stimulant de partir d'un élément fort déjà présent dans l'espace. »
Fabrizio Casiraghi

parisien et du classicisme français. Boutiques pour le parfumeur Francis Kurkdjian ou les joailliers Boucheron et Aurélie Bidermann, résidences privées et hôtels revisités par le duo « s'orchestrent autour de principes tels qu'une juste proportion, de l'expérimentation, un héritage. » Récemment inauguré, l'hôtel Cour des Vosges (place des Vosges) a constitué un parfait terrain de jeu. Ils ont mis en valeur ses enfilades et ses perspectives, propres aux hôtels particuliers, entre ré-

interprétation de classiques comme le baldaquin et utilisation de matériaux clairs captant la lumière – marbres blancs, bois naturel et tissus lumineux.

Reste que le style français séduit même la jeune garde transalpine. La preuve avec Fabrizio Casiraghi. On peut avoir grandi à Milan, être diplômé de son Ecole polytechnique et se voir confier un lieu mythique parisien comme le restaurant Drouant. Il l'a repensé en prenant pour point de départ l'escalier magistral signé du décorateur Jacques-Émile Ruhlmann, pièce maîtresse placée au milieu de la salle. « Il est toujours très stimulant pour moi de partir d'un élément fort déjà présent dans l'espace. » Cet atout structurant peut aussi être une couleur; c'est déjà une signature pour cet ancien du Studio Dominique Perreault. Ainsi, quand la maison de bougies Cire Trudon lui propose d'imaginer sa première boutique new-yorkaise, il imagine un écrin d'aplats d'un rouge profond. Un parti pris qui n'est pas sans rappeler celui d'Yves Saint Laurent dans ses boutiques et que l'on retrouve chez Drouant, avec un jaune soufre, ou dans les réalisations privées du décorateur, qui conclut : « Le goût français naît d'un compromis, d'une balance intelligente entre poésie et sobriété, entre cérébral et esprit détendu. » Le goût français? Ces sont les Italiens qui en parlent le mieux ■

À l'hôtel Cour des Vosges, le duo Le Coadic-Scotto crée la surprise en misant sur le contraste des matières.